

Le Louisianais.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CAMPAGNARD.

VOL. XV.

PAROISSE ST. JACQUES, LOUISIANE, SAMEDI 28 JUN 1879.

NO. 35.

Le Louisianais.
JOURNAL OFFICIEL

— DE LA —

Paroisse St. Jacques.

PUBLIE CHAQUE SAMEDI DANS LA

Paroisse St. Jacques,

Convent P. O.,

Louisiane.

J. GENTIL,

EDITEUR ET REDACTEUR.

Abonnement:

\$5.00 PAR ANNEE.

PAYABLE D'AVANCE.

IL EST MORT.

C'était un tout jeune homme
Ayant eu pour parrain
Le pontife de Rome,
Et fils d'un souverain.

Il était beau, peut-être
Bon. Car il n'avait pas
Encore l'orgueil du maître
Broyant tout sur ses pas.

Prince ou non, à cet âge
Heureux que Dieu fleurit,
L'on aime, et le visage,
Comme le cœur, sourit.

Le mépris de soi-même
N'est pas encore venu,
Et le sombre blasphème
Ne vous a point connu.

Il avait une mère
Aimée et lui dressant
Dans la haute chimère
Un trône éblouissant.

Les rois, les Eminences,
Ceux qui parlent au nom
De l'or et des finances,
Du droit et du canon.

Disaient à voix puissantes,
Sans crainte de l'erreur,
Aux foules frémissantes:
Ce sera l'empereur!

Et la France inclinée,
Aux fils obéissants,
A l'âme condescendue,
Repondait: J'y consens.

Car la France elle-même
N'a pas encore planté
Ton grand drapeau suprême,
O sainte Liberté!

Aussi, ce bon jeune homme,
Ce beau prince imprudent,
Ce doux fils de Rome
Et ce fier prétendant,

Avec la quiétude
D'un jour qui doit venir,
Avait la certitude
D'un splendide avenir.

Il rentrait, tête haute
La France essortant
Et le nommant son hôte,
Dans l'empire éclatant.

Et sa vaillante épée
Flamboyant dans les cieux,
Achevait l'épopée
Des jours audacieux.

Sedan, mandit et sombre,
Sedan disparaissant
Comme une tache d'ombre,
Et Metz éblouissant.

Le Rhin, las de Guillaume
Et fier, redevenant
Français et gentilhomme:
Le vieux Strasbourg soumet.

Quel rêve éphémère,
O mère, dans l'aube et le matin!
Quelle immense chimère,
O prince, et quel destin!

Car aux lointains rivages
D'Adamastor géant,
Des noirs, hideux sauvages,
En ont fait un néant.

J. G.

RENAN ET ZOLA.

L'opinion du naturaliste Zola sur le spiritualiste Renan n'est ni sans vérité ni sans originalité.

Zola a écrit l'homme, pour employer accidentellement la langue de Zola lui-même.

Lisez plutôt: «Voilà, maintenant, la réception de M. Ernest Renan à l'Académie française. Cette réception a été aussi une grande fête littéraire. Il y avait là un triomphe de la liberté de penser qu'il faut constater avant tout. Pour me bien faire entendre, je distinguerai entre le Renan de la légende et le Renan de la réalité. Il faut se souvenir de la publication de la « Vie de Jésus » ce fut un coup de foudre. M. Renan était inconnu du grand public. Il avait une réputation d'érudit, de linguiste très distingué, qui ne dépassait pas un

monde spécial. Et, brusquement, du matin au soir, sa figure se dressait sur la France avec le profil terrifiant de l'Antéchrist. C'était un sacrilège qui secouait Jésus sur sa croix, qui niait Dieu dans un horrible blasphème. On le représentait, pareil à Satan, avec deux cornes et une queue. L'effarement fut surtout immense parmi le clergé; tous les curés de campagne firent sonner leurs cloches et l'excommunièrent dans leurs prêches; les évêques lancèrent des mandements et des brochures, le pape pâlit sous la tiare. On racontait que les jésuites brûlaient les éditions de la « Vie de Jésus » à mesure que l'éditeur les mettait en circulation, ce qui assurait une vente inépuisable. Dans le public, l'émotion alla en grandissant devant cet affolement du clergé. Les dévots se signaient ou terrifiaient les petites filles méchantes en les menaçant de M. Renan, tandis que les indifférents s'intéressaient à cet audacieux et lui donnaient volontiers des proportions gigantesques. Il devenait le géant de la négation, il prenait la taille de Jésus; il symbolisait la science détrônée la religion. En un mot, notre siècle d'ennuie scientifique s'incarrait en lui. Si l'on ajoute qu'il passait pour un prêtre défrôqué, on complètera la figure de cet archange rebelle, un Satan moderne, vainqueur de Dieu, supprimant Dieu avec l'arme du siècle.

Tel était le Renan de la légende, et tel il est resté pour certaines personnes. Si nous passons au Renan de la réalité, nous restons surpris. Le savant demeure un érudit, mais il devient un poète. Imaginez un tempérament de croyant, un être contemplatif, grandi dans la brume, sur une côte de Bretagne. Il a été élevé dans les pratiques les plus strictes du catholicisme; son premier désir est d'être prêtre, et toute son éducation, toute son instruction le destinent au sacerdoce. Il vient à Paris; il entre au séminaire, trempe de religiosité, apportant le rêve d'être de sa race et du milieu où il a poussé. Là, une cascade de cerveau, mettez jusqu'à ce jour, se met à fonctionner. Est-ce une predisposition latente qui s'éveillait chez l'enfant? Lui seul pourrait nous le dire, en nous confessant ses péchés de gamain. Quoi qu'il en soit, le libre examen parlait en lui. Des lors, le prêtre était mort. C'est toujours la même histoire: le premier frisson du doute, puis les combats, douloureux, puis le déchirement final. M. Renan avait quitté le séminaire et s'était réfugié dans l'étude des langues. Mais ce qui n'était pas mort en lui, c'était l'idéaliste, le spiritualiste. Toutes les croyances du jeune âge, combattues et refoulées, avaient trouvé un autre lit et s'épanchaient en un flot de poésie tendre. Il y a là un cas bien curieux de la satisfaction tyrannique d'un tempérament; il ne pouvait plus être prêtre, il serait poète, et son tempérament se contenterait quand même. Sans doute une nature moins trempée de religiosité, grandie dans un milieu moins brumeux, serait allée jusqu'au bout de la voie scientifique, aurait resserré de plus en plus la formule de ses négations. M. Renan devait s'arrêter à mi-chemin, avec l'éternel regret de sa foi perdue et la vague jouissance de douter de son doute. Cette transformation de la foi en poésie est ce qui le caractérise. Il n'est plus un croyant, mais il n'est pas un savant. Je vois en lui un homme de transition. Pour moi, l'esprit romantique a passé par là.

Où, M. Renan est un panthéiste de l'école romantique. On a expliqué que, mettant Dieu dans l'humanité, il n'a point nié précisément la divinité du Christ, puisqu'il en a fait le plus parfait et le plus aimable des hommes. Je ne veux pas me perdre dans la question philosophique; je n'examinerai point ses théories de la formation lente d'une humanité supérieure, d'un groupe de Messies intellectuels régnant sur la terre par la puissance de leurs facultés. Il me suffit qu'il soit deiste comme Victor Hugo et que ses croyances, pour être plus équilibrées, n'en soient pas moins des imaginations de poète lyrique, aussi éloignées des affirmations des dogmes que des affirmations de la science. Ni croyant ni savant, poète, voilà son étiquette. Il flotte dans la vague des contemplatifs. L'idée, chez lui, n'a jamais une netteté solide. On sent ce qu'il pourrait penser, mais le pense-t-il réellement? C'est ce qu'on ne saurait dire, car il repugne à toute conclusion claire. Et si, laissant la philosophie, nous passons à l'écrivain, nous trouvons le romantique dans tout son charme et sa puissance. Sans doute, ce n'est pas l'effarement superbe de Victor Hugo, le grossissement des antithèses, l'enfassement des mots et des grandes images. C'est plutôt le miel coulant de Lamartine, une rêverie béate et religieuse, un style qui a la volup-

té d'une caresse et l'onction d'une prière. La phrase s'agenouille et se pâme, dans une vapeur d'encens, sous le jour mystique des vitraux. On comprend tout de suite que M. Renan est entré dans la cathédrale gothique du romantisme, et qu'il y est resté non plus comme croyant, mais comme écrivain. Nous retrouvons là le poète, s'attachant à mi-chemin du style de l'érudit et du savant, comme il est resté à mi-chemin des formules du philosophe. Cela complète et arrête sa personnalité d'un trait définitif.

FRANCE-REPUBLIQUE.

A quoi tient la vie des hommes et à quoi tiennent les destinées des empires?

On sait que les bonapartistes ne forment qu'un petit groupe à la Chambre de Versailles, et que la France, depuis que le pays rural a dépeillé sa foi à l'empire et son culte au bonapartisme, est toute autre chose qu'imperialiste.

Le parlement en est la preuve.

Le peuple consulté a dit sa pensée et sa volonté.

Mais si le groupe en question est une infime minorité, faible par le nombre et par le talent, il est bruyant, violent et révolutionnaire.

Que voulez-vous?

Il sent avec épouvante que le peuple se laisse de plus en plus gagner par le froid, par l'indifférence et par le dégoût à l'endroit de l'empire et du bonapartisme.

Il voit l'isolement mortel se faire autour de lui, et il a peur du grand silence qui précède l'heure finale. C'est que la génération qui grandit, virile déjà, née moralement et intellectuellement aux jours de la défaite militaire et de l'épreuve sociale, a mis sa conscience et sa foi en dehors des monarchies passées et des empires tombés, au-dessus des institutions que le temps, la liberté et le progrès ont condamnées pour jamais en France. Elle croit autrement que la génération vieillie, épuisée et mourante. Elle a l'espérance positive d'un avenir républicain et d'une démocratie souveraine.

Vous ne la combattez pas vers les choses d'hier, vers les monarchies désormais sans prestige et vers les dieux assurément sans divinité. Elle ne veut point vivre de la vie des autres. Elle a vu ce qu'il y avait au fond, ce qu'en valait la gloire, et comment elle pouvait fuir. Cette génération, sérieuse et laborieuse, regarde en avant, et c'est avec un respect bien arrêté quelle marche dans cette direction et vers cet avenir. N'est-elle pas jeune et vivante? Quant aux vieux, ou ils se sont détachés d'une monarchie d'empire, impossible, comme Thiers. Du fait et de l'empire, on ne possède plus la force et le nombre vous pour combattre avec une apparence de raison et de succès. Il semble que l'empire, tombé hier, est tombé depuis plus de cinquante ans. On en a perdu le souvenir. Et si l'on a laissé un regret, laissant beaucoup de honte, ce n'est en réalité que dans le monde officiel qu'il avait été pour les besoins de sa cause. Seuls, les compromis de ce monde officiel, ames damnées du système deshonore et vaincu, ont conservé une espèce de culte à l'empire et au bonapartisme. Car on ne peut voir un culte véritable et élevé, digne de ce nom et digne d'une grande chose, dans un sentiment personnel, égoïste et brutal. Les salaires d'un système politique n'ont pas droit au langage de la vérité et du désintéressement, et c'est tout au plus si les salaires du monde sacerdotal ont ce droit.

Disons aussi que les ex-fonctionnaires du monde impérial et bonapartiste, vieux pour la plupart, mentent tous les jours et diminuent tous les jours la phalange sacrée qui jure encore par le nom de Napoléon.

Ces braves gens, usés pour la plupart, parce qu'ils ont beaucoup abusé, ne sont point immortels.

Où, l'empire est mort, et le bonapartisme, avec son nom jadis si haut, a même cessé d'être une légende.

L'histoire récente, impitoyable comme les faits, a tué la légende glorieuse, et la bien tuée.

Où pouvait ressusciter après Waterloo, mais on ne ressuscite pas après Sedan.

Aussi les quelques fidèles de la dernière légion, comprenant ces choses, voyant cette mort, mais désespérés et furieux qu'il en soit ainsi, veulent-ils, par cris, par clameurs, et par vociférations, prouver que l'empire n'est pas mort et que le bonapartisme est toujours vivant. En faisant du bruit comme cent, en hurlant comme mille, ils veulent faire croire au nombre. Par l'audace, qui est quelquefois un moyen, ils entendent affirmer la force. Et

puis ils croient aux coups de main, aux coups d'Etat et aux surprises violentes. Mais ils ont certainement la rage de l'isolement qui se fait de plus en plus autour d'eux. Le silence mépris, cette suprême leçon des peuples aux partis misérables et condamnés, les exaspère et les affole. Ils assassineront un besoin pour qu'on parle d'eux. Il leur faut le bruit, le cri et la notoriété. Ayant cessé d'être un parti sérieux, tombés au rang d'une bande, n'ayant plus même conscience et sentiment de ce que peut être la dignité personnelle, ils ne reculeront pas devant l'odieuse rôle d'agents provocateurs. Tout moyen leur sera bon, mais surtout le moyen brutal. Au besoin, ils voudraient qu'on les châtiât dans un moment d'indignation et de colère. Car la patience a ses bornes. Et ils seraient fiers de pouvoir dire qu'on les persécute, qu'on les exile, que la république est une résurrection de la terreur de 93, et qu'il y a gloire, non crime, à refaire brumaire et décembre. Un peu plus, s'ils n'étaient pas sans foi et sans Dieu, ils se donneraient des attitudes de martyrs. Ils y ont même très sérieusement songé. Car une des plus grandes singularités du parti bonapartiste en ces derniers temps, et dont il faut rire comme d'une tartufferie impie, c'est l'air clérical et faussement pieux que certains d'entre eux ont couronné Rome. Il invoque son respect à l'Église. Il a plus de dévotion que l'orléanisme, un peu libre penseur, et même que la légitimité, qui est cependant de droit divin. N'a-t-il pas pour garant de sa piété et de sa sincérité religieuses le bigotisme de son impérialisme espagnol? Il déclare un besoin que Napoléon III a été par foi et par conviction catholique le défenseur du pouvoir temporel des papes. Ce Napoléon pratiquait. Ce Napoléon faisait des sénateurs avec des cardinaux. Ce Napoléon était bon clergé, généreux à l'Église et fidèle à Dieu. Les congrégations religieuses ont été tout particulièrement favorisées sous son règne, et c'est sous son règne que l'Université a été sauvamment et systématiquement minée par les P. P. Jésuites et les autres. Car Louis Philippe était voltairien, et Charles X lui-même avait permis qu'on fermât les maisons d'éducation des Réverendis fils de Loyola.

III.

Mais de tous les bonapartistes enragés que l'isolement tue, que le silence exaspère, qui veulent faire du bruit autour de leur baraque écroulée, Paul de Cassagnac est assurément le plus violent, le plus grossier et le plus audacieux. Il est quelquefois superbe d'impudence. Au reste, comme écrivain et comme orateur, il n'est pas absolument sans valeur. Il sait provoquer. Il a des mots injurieux qui tapent le cabinet, la salle d'arme, le demi-monde et autre chose. Matamore et Français. Il daigne aussi être un lauréat. Veut-il l'estime. Mais si l'illustre Paul est quelquefois honnête dans ses traits, et si à la tent de gêner et d'importuner des adversaires qui le dépassent de cent coudes, il ne fait pas tout ce qu'il arrive jusqu'à l'écume. Car l'écume n'est plus de l'homme. Et quand Paul eût comme ces jours derniers, il est parfaitement laid. Il fait hausser les épaules de dégoût, et Rouher lui-même se demande s'il ne serait pas sage de lui mettre une muselière. Car de tels amis compromettent. On ne dit point à des ministres, à des hommes honorables, à des vieillards: «Vous êtes des misérables et des lâches! Vous êtes des menteurs!» Ce n'est pas là un langage de parlement. Il faut d'autres arguments que ceux-là pour combattre des adversaires, et la France, que nous sachions, n'aime point les outrages et les grossièretés de cette nature. La France aime la finesse dans la raillerie et l'atticisme dans l'esprit. Elle a horreur de la bave, des salivettes de l'Assommoir ne ravivent jamais que la classe qui se trouve au-dessous de toutes les classes.

Après tout, monsieur Paul, quand Le Royer, garde des sceaux et ministre de la justice, a donné le nom de crime à ce qui fut l'origine de l'empire, il a tout simplement dit une vérité historique. Décembre fut un horrible guet-apens. Et quand Bonaparte, président de la république, traître à sa parole et à son serment, égorga lâchement et misérablement la république, il commit bel et bien un crime et un assassinat. Ses fusillades, ses déportations et son empire n'ont point racheté le crime. L'histoire, impartiale et vraie, n'emploiera pas une autre expression, et c'est ainsi qu'il faut nommer l'origine de l'empire et l'empire lui-même. Quelques bénéficiaires de prébats et quelques avilissements de juges ne changeront pas la conscience et la morale éter-

nelles. Mais Cassagnac, pour prouver qu'il n'y eut rien de criminel dans l'odieuse guet-apens de décembre, voudrait au besoin le recommencer, et il considérerait comme chose innocente, patriotique et parfaitement bonapartiste l'expulsion de Grévy, l'emprisonnement de Gambetta, la déportation des sénateurs et des députés républicains, comme aussi, bien entendu, la fusillade et la mitraillade dans les rues, les champs et les prisons. Deux ou trois cent mille déportés feraient son affaire. Bazine serait un excellent exécuteur des hautes œuvres impériales. Mais Paul aimerait surtout celui qui le débarrasserait de Ranc et de Clémenceau. Car sa fine lame de spadassin, si provocante contre les maladroits, est toute bête et toute peureuse en face de Ranc et en présence de Clémenceau.

Ce brave Paul!

IV.

Mais le moyen, bien que vieux, n'est pas mauvais.

Car ce moyen est vieux. Et si l'on pouvait faire sortir la république de 1879 de son calme, de sa modération et de sa très grande sagesse pour la pousser à quelque mesure imprudente et compromettante, on serait heureux. Les partis bénéficiaires des fautes des partis. Mais il faudrait surtout que cette république, pour mériter la désaffection des classes dites sérieuses et vraiment peureuses, s'accentuât du bonnet rouge et s'affublât de socialisme. On la voudrait très communarde. Car elle effrayerait alors, et le sauveur deviendrait nécessaire. On le sait: tout excès perd un gouvernement, et la diplomatie de certains hommes consiste à exciter les passions, à provoquer les colères et à jeter hors de l'ordre et de la raison les hommes et les gouvernements dont on veut la destruction. Ce jeu est particulièrement celui des cléricaux. Et il leur déplaît que la république, selon le mot de Thiers, ait été conservatrice et se soit ainsi assurée les sympathies des classes moyennes et bourgeoises. Ils la voudraient rouge, jacobine, menaçante et effrayante. Ils feraient tout pour qu'elle épouvantât le paysan et le bourgeois, pour qu'elle terrifiât le propriétaire et le capitaliste. On aimerait, avec un jésuitisme froidement calculé, les ultramontains y aidant de tous leurs moyens, qu'elle sortit du domaine civil et politique pour empiéter sur le domaine religieux et sacré. N'entendez-vous pas déjà le cri des fonctionnaires et des énergumènes à propos de la loi Ferry? Cette loi Ferry est pourtant qu'une chose de bien simple, et nous n'y voyons rien de radical et d'illibéral. Il est juste et logique qu'une nation ait une éducation nationale, que l'Etat contrôle et détermine l'enseignement, que les professeurs, les maîtres, les avocats, les juges, les officiers et les fonctionnaires reçoivent leurs diplômes, leurs titres et leurs brevets de mains autorisées, comme, compétentes et non étrangères. Si l'Etat ne se permet point de faire et d'ordonner des choses, il ne sied pas au prêtre d'envahir l'Université et de la rendre siennne. La liberté absolue, permettant tout à tous, amoindrisant ou supprimant l'Etat dans sa responsabilité et son autorité, ne vaut rien. Et la séparation absolue de l'Église et de l'Etat, logique et nécessaire de demain, tout en rendant l'Église à sa liberté et à sa dignité voulues, ne doit pas transformer les congrégations religieuses et le clergé en corps enseignant. Un professeur est un fonctionnaire national, enseignant d'après les lois et les institutions de sa nation, et qui n'a point prêté allégeance à un pouvoir étranger. Le Grand Maître de l'Université est français, mais le général des Jésuites ne l'est pas. Et si vous autorisez demain nombre d'universités libres à propager chez vous les doctrines politiques de l'ultramontanisme, à déclarer que le temporalisme des papes est un dogme, à mettre Rome ou Genève au-dessus de Berlin, de Londres ou de Paris, vous n'aurez bientôt plus d'Allemagne, d'Angleterre ou de France. Les États-Unis ne le comprennent pas encore, ayant du reste la multitude et la liberté des sectes pour se maintenir dans l'indifférence ou la tolérance; mais ils verront autrement dès que la propagande, l'émigration ou toute autre chose auront rompu cet équilibre d'indifférence ou de tolérance. N'avez-vous pas vu, il y a quelques années de cela, quand Victor Emmanuel mettait la main sur Rome, nombre d'hommes se disant Américains, fêtant par l'origine, mais ayant cessé d'être par la doctrine et par l'éducation, prendre des résolutions fondroyantes et terribles contre Victor Emmanuel, le roi d'Italie, et le nommer ravisseur, voleur, débrousser et bandit? Plus nombreux, étant au pouvoir, disposant du législatif et de l'exécutif, ayant à leur discrétion les ambassades, la ma-

rine et l'armée des États-Unis, comme aussi tout un peuple de croisés modernes à leur service, que n'auraient-ils point fait dans leur saint zèle?

Mais leur zèle fut vain, et leurs prières ne prévalurent point contre le grand fait de l'unification de l'Italie.

La république française, tout en étant progressive, restera douce sage et rassurante.

Elle sera également ferme en face de l'étranger et des partis.

Les provocations de Cassagnac et des siens—provocations de la rage impuissante et de l'ambition vaine—ne produiront ni violence ni tempêtes. Elles déconsidéreront tout simplement les malheureux fous qui y auront recourus. Les insolents et les imprudents en seront pour leurs frais. Est-ce qu'on ne lit pas dans leur jeu?

Au reste, à quoi peuvent désormais servir les injures, les provocations et les attaques bonapartistes, et pour qui, je vous prie, ferait-on un nouveau décembre?

Le prétendant est mort, le prince Louis a été tué, et le bonapartisme n'a pas de branche cadette.

Car le prince Louis a été tué, tué en Afrique, dans la colonie anglaise du Cap, en faisant une reconnaissance contre les Zoulous noirs sauvages, horribles et ne sachant point qu'ils tuaient le petit neveu du plus grand homme de guerre des temps modernes, et qu'ils supprimaient pour la France la possibilité d'un empire ou d'une restauration impériale.

Singulière destinée que celle de ce jeune homme!

Né sur un trône, porteur d'un grand nom, rêvant sans doute de grandes choses, il tombe obscurément et misérablement dans un pays qui n'est pas le sien, sous un uniforme qui n'est pas français, pour une cause qui ne le regarde pas, et frappe par des mains qui ne sont pas civilisées.

Il était tout jeune, dans la fleur de la jeunesse, comme on dit.

Mais il avait été tout inconscient qui est dans la plupart de nos actes, on peut-être toute l'insouciance de son âge et l'espérance d'un prince qui se prépare une rentrée triomphale par des exploits merveilleux et héroïques. Il voulait une légende de gloire pour lui. Il savait que la France aime quand même ceux qui sont braves, et il pensait qu'il valait encore mieux se distinguer en combattant des nègres qu'en traînant son exil princier et ses vices impériaux par les grandes villes de la corruption de la débauche. Le grand oncle avait eu l'Égypte, et il aurait le Cap. Au reste, avec toute l'honnêteté de la jeunesse, ayant connu l'exil de bonne heure et n'ayant point été flétri par la bassesse des cours et l'adulation des courtisans, il devait se sentir humilié et méprisé dans le voisinage de ses indignes partisans. Pourquoi n'aurait-il pas eu le sentiment de sa dignité, et quel rôle de prétendant exilé pouvait-il jouer dignement entre les vieux comme Rouher et les jeunes comme Cassagnac? Il se savait ridicule. On l'aurait compromis et perdu au moindre caprice. Sa mère, que la religion n'a point consolée des amertumes de la chute et qui vieillit douloureusement, se montrait impatiente, intrigante et un peu folle. Seulement, selon toute probabilité, le jeune prince impérial ne se doutait point d'une semblable fin et d'une fin si prochaine. Il croyait certainement à la vie et à l'avenir. Il devait revenir avec un nom nouveau, bronzé par le soleil et la bataille, viril et fort. On n'aurait plus ri de lui, et il aurait dit à Cassagnac et aux autres: silence! Mais la mort qui ne connaît et ne respecte ni rois, ni princes, ni prétendants, qui vous saisit partout et met à néant vos ambitions altières et vos glorieuses espérances, qui vous a permis de ramasser impunément ses balles à Saarbrück, vous frappe dans les hautes herbes d'une Afrique sauvage avec une sagacité de nègre et de Zoulou.

O homme, qu'es-tu donc en réalité, et pourquoi serais-tu vain ou orgueilleux? Jonet de la mort, n'appartiens-tu pas à la mort? Et si la philosophie, en te voyant maître sur un trône, en te suivant dans l'exil, en te retrouvant au milieu d'une tribu de nègres, dépeillé, nu, haché à coups de couteaux et méconnaissable, n'a rien à dire et ne dit rien, c'est que la philosophie veut respecter tous les morts, les grands et les petits, l'obscur soldat irlandais et l'officier anglais, le porteur d'un grand nom et l'inconnu, celui qui part sans faire un vide et celui qui emporte avec lui les destinées d'un empire et peut-être les destinées d'un monde.

Plaignons toutefois la mère.